



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée, N^o 28.

Robe de Cachemire, Turban de l'invention de M^r Bouchereau en barrège et crêpe lisse.

PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 23; PAINPARRE, PONTIEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

UNE dame de quatre-vingt-cinq ans nous reprochait l'autre jour, de la manière la plus aimable, de ce qu'étant abonnée depuis six mois à notre journal, elle n'avait encore pu trouver une seule mode qu'elle pût adopter; qu'il était affreux à nous de ne pas en donner pour tous les âges..... Qu'ayant passé autrefois pour être la plus élégante et la plus jolie femme de son pays, elle désirait encore avoir la réputation d'être la plus charmante vieille femme de ce tems-ci. Nous ne pouvons guère désigner à notre vénérable abonnée d'autres modes que celle des chapeaux-bonnets à demi-voile en blonde, des redingottes en barège de couleur foncée, un beau cachemire; avec cette toilette, un peu de gaieté et beaucoup d'indulgence pour les folies de la jeunesse, toutes les

vieilles dames, fussent-elles centenaires, trouveront encore le moyen d'être fort agréables en société. Nous voudrions pouvoir leur faire connaître une découverte qui serait bien plus précieuse pour elles que tous les riches tribus des Indes et du Pérou; cependant nous ne pouvons que leur citer un fait miraculeux, sans qu'il nous soit possible d'expliquer la cause de ce phénomène : mais puisque les témoignages les plus authentiques attestent que ce phénomène a eu lieu plusieurs fois, pourquoi nos aimables octogénaires ne souriraient-elles pas à la pensée qu'il puisse un jour se renouveler en leur faveur?

Le savant Valásquez de Tarante raconte qu'il a été témoin oculaire d'un miracle de la nature. L'abesse du monastère de Monviédo, en Espagne, âgée de près de cent ans, tomba dangereusement malade; sa maladie fut très-longue. Revenue à la santé, elle fut extrêmement étonnée de se retrouver toute la vigueur et toute la légèreté de la jeunesse. Mais ce n'était là que le prélude des merveilles qui allaient s'opérer chez elle. Bientôt après sa bouche édentée depuis long-tems se meubla de dents nouvelles; sa tête, qui ne présentait qu'un triste reste de cheveux blancs, se couvrit d'une longue et noire chevelure; ses rides disparurent entièrement; sa peau rede vint fraîche et belle; l'embonpoint acheva le prodige, et présenta dans la vieille abesse de Monviédo, une jeune personne de vingt-cinq ans. Le concours des personnes qui accoururent de toutes parts pour voir cette merveille, devint si considérable, que cette nouvelle beauté fut enfin obligée de fermer ses appartemens, et de ne se montrer qu'à des amis. La possibilité du rajeunissement ne serait donc pas une chimère?.... Ah! que ne pouvons-nous indiquer aux dames les moyens de l'effectuer! La fortune du *Petit Courrier* serait bientôt faite.

Mais tandis que la bonne M^{me}. Gercy lit et relit attentivement ce passage de notre journal; tandis que dans une douce illusion, elle caresse la pensée que peut-être dans quelques années elle éprouvera elle-même les bienfaits de ce divin prodige, que fait la jeune Aglaé? les yeux fixés sur la pendule, le sourire sur les lèvres, quelle agitation anime sa jolie physiologie? Un grand coup de marteau se fait entendre : il annonce peut-être l'arrivée.... d'un mari, d'un amant, d'un ami.

rien de tout cela, mes jeunes lectrices ; mais seulement l'arrivée d'une couturière qui devait apporter une robe nouvelle. Vous concevez qu'il y a bien là de quoi donner une certaine émotion à une femme de vingt ans : Aglaé est dans l'âge où l'on croit que le brillant éclat de la parure est un talisman certain pour s'attirer les regards , et se mériter les hommages ; plus tard elle s'apercevra sans doute que les charmes du maintien, que les grâces de l'esprit, que des manières pleines de décence, de simplicité et de modestie assurent à une femme des triomphes plus certains et plus durables que ceux qu'elle peut devoir à cet éclat emprunté du luxe ; elle sentira que ces brillans succès, qui flattent sa vanité, ressemblent à ces vapeurs odoriférantes qui enivrent un instant, mais qui s'évaporent facilement, sans laisser après elles la plus légère impression. Mais c'est un sermon tout entier que cet article *Modes*, vont dire mes jolies lectrices : bien que l'époque où nous sommes pourrait leur faire lire avec plus d'indulgence nos petites réflexions morales, je suppose cependant qu'elles n'auront pas perdu de vue qu'avant de me mettre à débiter ces belles sentences, j'en étais restée à l'arrivée d'une couturière qui apportait une robe nouvelle. Quelle était donc cette robe ? Un simple et superbe cachemire, dont les palmes, ornées des plus vives couleurs, composaient la seule garniture. La coupe du corsage n'offrait pour toute nouveauté qu'une forme très-ancienne ; mais cette toilette si riche et si unie en apparence, devenait d'un effet charmant, grâce à la tournure élégante de celle qui la portait. Un turban posé très-en arrière laissait échapper un bandeau de perle qui venait séparer les cheveux pour en former une grosse touffe sur le milieu. A l'expression piquante que ce petit accessoire donnait à la figure d'Aglaé, on pouvait juger que tout l'art de la coquetterie avait été déployé pour disposer cette seule partie de la coiffure.

Des écharpes en barèges à baguettes d'or, des chapeaux en écorce d'*arbre des Indes*, qui coûtent jusqu'à 300 francs, tandis qu'un chapeau de douze francs, en batiste écru, est tout aussi joli, et produit le même effet pour la couleur : voilà ce qu'on voit de plus nouveau. Les hommes nous donnent pourtant, en ce moment, de bien grandes leçons de simplicité et d'économie. On dit que d'après quelques accidens arrivés l'année dernière à des cavaliers, qui pour s'être rapprochés trop près

de leurs chevaux se sont trouvés dans la nécessité de revêtir tête nue du bois de Boulogne; (leurs chapeaux de paille étant devenus la pâture de l'innocent animal qui n'en pouvait mais, si leurs maîtres prenaient leur litière pour s'en couvrir le chef); on dit que ces messieurs ont jugé que l'osier ayant autant de flexibilité et de légèreté que la paille, ils adopteraient cette année des chapeaux formés avec les petites branches de cet arbuste, qu'ainsi ils se trouveraient à l'abri des catastrophes qui pourraient encore résulter de la méprise de leurs coursiers. En conséquence, il a donc été arrêté dans l'aréopage des modes masculines qu'il sera du très-bon ton de ne porter cet été que des chapeaux en osier.

DONATINE T.

RÉFLEXIONS SUR LA COQUETTERIE.

NOUS avons cru devoir nous abstenir de communiquer à nos abonnées les in-folios de consultations morales que nous a procurées l'annonce que nous avons insérée dans un de nos numéros, sous le titre d'*Hospice sur les maladies de l'ame*. La plupart des lettres ou demandes que l'on nous adressait se trouvaient tout-à-fait étrangères au genre de notre journal; mais il vient de nous parvenir une très-sage complainte sur les dangers de la maladie d'esprit, appelée *coquetterie*, sur l'étendue des malheurs qu'elle peut produire, et nous sommes à regret forcées de convenir que pour cette fois le sujet n'est plus étranger aux femmes, et ne se trouvera pas déplacé dans une feuille qui leur est spécialement consacrée.

Après avoir pris notre part de la leçon, nous croyons devoir mettre en pratique le nouveau système de *Lancastre*, en répétant aux dames les conseils et les préceptes dictés par une docte abonnée du *Petit Courrier*.

« Quand vos *dames professeurs* en viendront à cette perfide maladie, vulgairement appelée *coquetterie*, je vous prie, Mesdames, d'en donner avis dans votre feuille, afin que j'en suive régulièrement chaque leçon. Une longue expérience et de fréquens voyages m'ont mise à portée d'étudier un peu cette maladie, et je suis si convaincue des suites funestes qu'elle entraîne, que je voudrais m'enrichir des observations

de vos *nouveaux médecins*, afin de me rendre plus en état de mettre la jeunesse en garde contre un mal si nuisible à la vertu et au bonheur. D'abord ne serait-il pas bon de bien définir cette maladie, de l'envisager dans sa source, ses effets, ses suites?....

Selon moi, elle n'est attachée à aucun climat, à aucun âge, à aucun sexe, à aucune classe en particulier; elle exerce partout ses terribles ravages; elle parcourt sous mille faces diverses le monde entier, tous les rangs et tous les âges de la vie; du moins dans le monde civilisé; car n'ayant pas séjourné chez les nations sauvages, je ne saurais prononcer à leur égard; mais je suppose que si ce fléau leur est connu, semblable à la petite-vérole, il leur aura été importé par des voyageurs-policés.

Quand à définir cette maladie, je ne m'en sens pas le talent. Mais ne prend-elle pas sa source dans un amour désordonné de soi-même qui se recherche partout, étouffe la voix de l'humanité et de l'honneur pour se satisfaire, et se nourrir des larmes qu'il cause à ceux qui deviennent ses victimes?

« Celui qui vole ma bourse, a dit un poète célèbre, vole un vil métal, mais celui qui m'enlève ma réputation me rend véritablement misérable » : j'ajouterai celui ou celle qui par ses insinuations mensongères ou par des séduisants artifices s'empare d'un cœur sans vouloir ou sans pouvoir honorablement lui donner le sien en échange, commet un vol bien plus grand encore, il commet un crime de *lèze-société*, de *lèze-vertu*, de *lèze-félicité*, selon que voudront le qualifier vos docteurs.

Examinons maintenant quels sont les moyens à employer pour prévenir un mal si terrible, quels conseils nous pouvons donner aux personnes qui voudraient se préserver de cette funeste contagion.

Je dirai aux jeunes gens et aux jeunes personnes : « Ne cherchez à vous faire aimer que de ceux que vous voulez, et que vous devez payer de retour, et si vous désirez un jour connaître le bonheur inexprimable d'un amour pur et sincère, gardez-vous bien de donner accès dans vos cœurs à un mal dont une ame noble doit craindre jusqu'aux moindres symptômes ».

Que dirai-je aux personnes d'un âge mûr? Je dirai aux hom-

mes : si vous avez eu le bonheur de choisir la société de la partie estimable de notre sexe, vous devez connaître le cœur d'une femme vertueuse; vous devez savoir que l'image de celui qu'elle a une fois aimé, ne s'en efface que bien difficilement, et peut-être jamais entièrement : que son oubli même n'y fait naître qu'un douloureux et non moins constant souvenir. N'ajoutez donc pas par un vain désir de plaire, aux maux qui désolent l'humanité.

Aux femmes, que leur dirai-je ? que leur cœur et leur raison, si elles n'en ont pas étouffé la voix, ne leur ont pas déjà dit ? N'est-ce pas à vous que la nature a confié le doux emploi de la première éducation de cette noble créature, seule douée de l'inappréciable privilège de connaître et d'adorer son créateur ? N'est-ce pas de votre courage que l'homme reçoit son premier souffle de vie ? N'est-ce pas à votre généreuse tendresse qu'il en doit la conservation dans son enfance ? Dans sa jeunesse, n'est-ce pas de vous qu'il tire ses plus grandes jouissances ? Ah ! tâchez que ces jouissances soient toujours vertueuses et pures ! Et dans sa vieillesse encore, n'est-ce pas dans votre sein que l'homme puise ses plus douces consolations ? Ah ! noble tâche qui paraît avoir été assignée aux femmes par l'auteur de la nature ! Soutenez la dignité de votre destination en formant à la vertu les premières idées de l'homme, ses premiers sentimens à la piété ; ainsi vous contribuerez à son bonheur dans tous les âges de la vie, et vous remplirez votre devoir en cherchant à réparer de tous vos efforts les maux qu'a amenés sur cette terre d'épreuves la coupable témérité des hommes. Femmes, votre influence est grande dans le bien comme dans le mal ; réjouissez-vous quand vous exercez cette influence vers la vertu, mais tremblez quand vous l'employez aux intérêts du vice. Ne vous livrez pas à une vie de frivolités indignes de vous. C'est surtout en cultivant la vertu dans le cœur de vos enfans, que vous en nourrirez l'amour dans vos propres cœurs, et que vous recouvrirez ou acquerrez dans la société le rang que vous a destiné le créateur de l'univers, que vous recevrez cet hommage de respect, si supérieur aux vaines louanges offertes par la légèreté à la vanité, et qui est le seul hommage que peuvent goûter les femmes dont le cœur est aussi vertueux que sensible.

Je dirai enfin à tous de l'un et de l'autre sexe : Aimez, mais aimez vertueusement et généreusement ; aimez, mais que votre amour élève et ennoblisse votre ame ; qu'il ait pour principe et pour but le bonheur de l'objet aimé ! Qu'il prenne sa source dans cette noble sensibilité qui nous rapproche de la divinité au lieu de nous rabaisser vers la brute ; que cet amour soit comme une étincelle émanée du feu sacré, pour venir purifier le cœur de l'homme et le ramener aux vertus et au bonheur.

UNA VECCHIOTTA PELLEGRINA.

VARIÉTÉS.

DE L'IMPORTANCE DES PAPILLOTES.

ON appelle généralement dans le monde un discours futile, du *papillotage*. . . . Certains bonbons se nomment *papillotes* : on emploie souvent les billets du matin pour retenir les chevaux et les faire boucler : ce qui s'appelle mettre les *papillotes*. Il y a une foule d'anecdotes sur ce sujet, que je me garderai de dire à nos lectrices, parce qu'elles ne seraient peut-être pas bien aises qu'on sût que tout récemment Cidalise avait employé, à mettre ses papillotes, la lettre d'un amant regretté, et que la veille de son mariage avec un autre, son prétendu, mal-appris et jaloux, eut l'indiscrétion de lire le nom de son rival préféré sur le front de sa belle fiancée. En véritable bourru, il rompit les engagemens. Je ne finirais pas si je contaï tout ce que je sais sur ces petits morceaux de papier coupés en équerre, et qui ont tant d'influence dans le *beau monde*. Les femmes en sentent bien toute l'importance, ainsi qu'on va le voir : Émeline de R***, allait à Naples avec sa mère ; ces dames voyageaient à petites journées, seules dans leur voiture ; elles étaient dans le négligé le plus complet : Émeline, si gracieuse et si coquette dans le monde, ne pensait pas même à ôter ses papillotes, tant elle était absorbée par la contemplation des objets nouveaux qui s'offraient à sa vue ; et puis, il faut le dire, il n'y avait pas un seul homme pour exciter en elle ce désir de plaire, toujours prêt à naître chez elle, à la moindre occasion.

Emeline, enfoncée dans la voiture, le visage à demi-caché par un battant-l'œil, pensait à son arrivée et à l'effet qu'elle allait produire, quand elle serait parée de tous les colifichets qu'elle apportait de Paris. Tout-à-coup des brigands embusqués arrêtent la voiture de M^{me}. de R*** ; la terreur est

à son comble, on cache une partie de son or, on craint pour sa vie; cette position est tout-à-fait dramatique. . . . Emeline a tremblé pour les jours de sa mère, pour les siens; mais elle a ôté ses papillotes: sa mère ne peut s'empêcher de rire à cette vue, et lui en fait la remarque. La jeune fille lui répond avec un grand sérieux: « Que voulez-vous maman, on n'aime point à faire peur ».

Il me semble voir dans cette expression candide d'Emeline, tous les termes de guerre que peuvent employer des femmes, et voir se déployer l'arsenal de la coquetterie.

M^{lle}. FURET.

THÉÂTRES.

GYMNASE DRAMATIQUE.

L'Opérateur et son Compère.

QUE ne peut-on faire justice de tous les charlatans qu'on rencontre dans le monde? Les hommes s'en trouveraient si bien! Une douce confiance s'établirait bientôt entr'eux; on croirait aux protestations de ceux qui se disent vos amis; on ajouterait foi aux promesses des grands, etc. Mais bien loin de là, les charlatans de société, qui parfois ont aussi leurs compères, ont libre accès partout; on les connaît, on s'en méfie, et pourtant on est encore souvent leur dupe.

Il n'en a pas été ainsi de *L'Opérateur* du Gymnase: bien que contre vent et marée il ait voulu débiter sa marchandise, le public n'a pas trouvé son *orviétan* de son goût; et en dépit de la persévérante opiniâtreté de l'auteur; en dépit de l'imperturbable courage des acteurs, que le bruit de mille cris, mêlés de sons aigus, n'a pu ébranler, *L'Opérateur et son Compère* ont été obligés de descendre des traîdeaux, où probablement ils ne remontront jamais.

AVIS.

LES Abonnemens au *Petit Courrier des Dames* datent des 1^{er}, et 15 de chaque mois; les personnes dont l'Abonnement expire à ces époques sont priées de le faire renouveler si elles ne veulent point éprouver de retard dans l'envoi de leur journal.

A ce numéro est jointe la planche 40.

ERRATUM.—Dans la suite des *Mœurs parisiennes*, n^o. 18: lisez Pantagruel au lieu de Pantagenet.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.